

Irène Gaultier-Leblond

**DU DÉ D'ARGENT
À L'ALAMBIC**

S-Active

*À la mémoire de mon fils Gérard,
ce livre que je voulais tant
lui faire partager*

L'arbre de soie

— *Madame ! Madame ! la boyesse accourt, affolée...*

— *Madame, Madame : le capitaine !*

L'essoufflement de la domestique atteste de l'urgence de la situation, elle répète :

— *Madame ! Madame !*

— *Impossible ! affirme Julien en calmant la jeune femme qui s'est redressée d'un bond de la couche champêtre où ils sont étendus, nus tous les deux, impossible ! répète le jeune homme déjà debout néanmoins, le capitaine est en réunion, je l'y ai moi-même amené.*

Ce qui explique la sérénité tranquille avec laquelle il a accepté ce rendez-vous-surprise fixé par sa maîtresse qui est aussi celle du capitaine.

Un après-midi tout entier dédié l'un à l'autre, une fête !

Cela se passe en 1953, un 14 avril, au sud de Saïgon en Indochine. Il fait un temps radieux.

Un camp militaire des forces armées en Extrême-Orient est installé depuis plusieurs années près du village de San No. Des unités françaises s'y succèdent régulièrement. Celle qui y séjourne actuellement est placée sous le commandement du capitaine Aristide de Kerbihan. Presque arrivé en fin de carrière, celui-ci n'aspire à rien de plus désormais qu'à retrouver l'année

prochaine, sa Bretagne natale dans le nord Finistère, en emmenant avec lui sa dulcinée exotique.

C'est son dernier poste, la retraite est pour bientôt.

Il occupe une jolie villa hors du village avec sa maîtresse, une jeune autochtone qui le suit depuis son premier poste à Hanoï, en 1948, elle avait alors 17 ans.

C'est dans le parc de cette villa, par cet après-midi éclatant, qu'une rencontre amoureuse a été arrangée, façonnée, mignotée non par l'amante elle-même, mais par Nhùng, sa servante.

Dans un cadre enchanteur et débordant d'odeurs envoûtantes, une véritable alcôve capitonnée de verdure est née des mains de la domestique sous l'albizia mousseux de fleurs comme une coiffure de mariée.

— Ma boyesse est une perle, s'écrie la jeune fille en découvrant l'Eden promis aux amours. Elle en danse et virevolte de joie enfantine tout en battant des mains comme une petite fille.

Son nom est Yao Té Pham ; fille unique de riches négociants saïgonnais, elle a grandi dans un milieu bourgeois et protégé, loin du quotidien souvent difficile où se débat toute une population d'ouvriers et de domestiques employés aux champs ou dans les usines d'hévéas, de laques ou de teintures, loin des vicissitudes de la guerre surtout qu'elle ignore prodigieusement.

Yao Té est la femme porcelaine, tout en déliés et délicatesses.

Déliés le cou, la ligne du corps, la jambe étirée sous le sarong fendu, le poignet, le pied, la cheville ...

Délicatesses... Dans le teint, le sourire, l'éclat retenu du regard de jade, la voix mesurée, le rire en réserve...

La séduction en personne a pensé Julien, la nouvelle recrue arrivée dans ce camp il y a environ un an, subjugué dès leur

première rencontre lorsqu'il la croise au bras du capitaine, et fou d'amour depuis.

Le ciel est comme un dais de saphir au-dessus du parc, Yao Té est aux anges ; elle attend son bel adjutant.

Pleine alors d'une curiosité attentive, elle examine le nid concocté par sa servante et en approuve chaque détail, tout y fait montre de subtilités, tant dans les soieries apportées que dans les douceurs répandues.

L'espace habituellement encombré d'objets inutilisés et de fauteuils défraîchis qui n'accueillent plus personne depuis longtemps, a été débarrassé et aménagé avec goût.

Une disposition inventive pour y accueillir deux corps en attente ; le point d'orgue en étant une natte moelleuse montée sur tressage de bambous à peine surélevée du sol, le tout croulant sous une abondance de coussins : un vrai plaisir pour les yeux, l'odorat, le toucher et l'ouïe se régaland du ruissellement d'une fontaine érigée un peu plus loin, des bruissements de feuilles et des chants d'oiseaux.

La boyesse est précieuse, elle a pourvu à tout. L'amour n'en aura que plus de volupté anticipe la jeune femme tout en esquissant un sourire involontaire.

L'ancienne aire de débarras, devenue alcôve aujourd'hui est située sous un albizia, appelé aussi l'arbre de soie, déjà en fleurs en cette presque fin d'hiver indochinois. Développant harmonieusement son espace, il envoie haut des branches qui retombent en encorbellement naturel, arrondissant une tonnelle vaste et spontanée où l'exubérance d'un bougainvillier, probablement aussi vieux que le tronc auquel il s'accroche, ajoute sa mêlée florale expansive et colorée autant que finement

embaumée. Les feuilles découpées comme des fougères s'épaulent en s'étageant et se superposant, enchevêtrant des cascades légères et prodigues qui s'épousent sans lourdeur, dans des tons de rose et de vert confondus de grâces, halo végétal pour une bonbonnière prête à recevoir.

Yao Té entrouvre l'alcôve de feuillage et savoure par avance, cependant que Julien relit les quelques mots du billet apporté par un enfant il y a une heure :

— Passe par la brousse et viens par le fond du parc, je t'attends sous l'albizia.

Pourquoi ce détour, s'interroge le jeune homme ? Sa hâte est si grande à chaque rencontre que lorsqu'il arrive chez sa maîtresse, il n'a qu'une idée c'est de délaissier l'entrée de la grande maison, le hall de réception, les deux salons contigus et confortables pour se précipiter vers la chambre où il est attendu.

Après avoir conduit le capitaine jusqu'aux bâtiments militaires ajoutés les uns aux autres depuis l'investissement du terrain par l'armée, et l'avoir vu se diriger avec ses hommes jusqu'au mess où doit se tenir la réunion, il a encore attendu la mise en route du programme avant de quitter les lieux. Assuré dès lors de disposer de plusieurs heures pour rejoindre sa maîtresse, il a l'esprit parfaitement tranquille.

La privation de sa présence lui est de plus en plus pénible. La jeune asiatique le fascine littéralement, il est aimanté, magnétisé par elle ; impossible à rassasier.

Il s'émeut parfois de ce bouleversement intime aussi inattendu que total. Les résonances de sa jeunesse tumultueuse lui collent encore de trop près pour que l'homme présent ici occulte totalement celui d'hier quand la femme n'était guère plus pour lui

qu'un joli tapis sur lequel on s'allonge et que l'on secoue même quelquefois en partant.

Aujourd'hui, rien de pareil !

C'est peut-être même lui le joli tapis.

Pour l'heure, le tout récent promu adjudant ne se donne pas le temps de réfléchir ; il est amoureux et profite de toutes les occasions, le plus souvent qu'il le peut, le plus longuement qu'il le peut, tandis que les difficultés de ce parcours inédit le contraignent à freiner sa marche prometteuse.

D'ordinaire il vient directement par le village, n'ayant de comptes à rendre à aucun des quelques factionnaires qu'il peut rencontrer, aujourd'hui il doit traverser la densité végétale méandreuse pour une approche mystérieusement retardée.

Il n'a pas encore vraiment eu la possibilité de faire connaissance avec ce pays mystérieux qui l'entoure, encore moins de s'aventurer bien loin de l'habitat.

Il s'est cependant promis de le faire très vite tant l'attirance ressentie en arrivant a été forte, l'envie immédiate d'explorer cette nature qu'il pressent complice de joies à venir.

Le peu qu'il en a déjà découvert lui fait comprendre combien il aimera un jour s'immerger dans cette épaisseur pleine d'arcanes, au long de chemins spongieux délirants de fleurs qui l'étonnent par leurs parfums, par la multiplicité d'oiseaux aperçus dont il voudrait apprendre les noms, connaissances nouvelles qu'il escompte avec enthousiasme, lui le citoyen des goudrons huileux et des friches arides.

Il change, il le sent, et son amour pour la jeune indochinoise n'y a pas sa part.

Cet amour le comble certes, le déborde en l'épanouissant, cependant la transformation qu'il éprouve secrètement, est d'une autre nature, il ne s'y perçoit pas encore clairement, mais se sent bien dans cette transmutation.

Il a marché vite sans s'en rendre compte et aperçoit désormais la gloriette de verdure.

Il n'en est plus qu'à quelques pas ; dissimulé encore, il se contraint à faire une pause dès que le mouvement du feuillage atteste de la présence espérée.

La promesse est tenue, la jeune femme l'attend.

Posant doucement la main sur l'arbre rare, il prend le temps de savourer en lui l'éclosion de la convoitise.

L'albizia, l'arbre de soie !

Cet arbre n'est pas courant dans cette banlieue saïgonnaise, surtout de cette taille, aussi le repère-t-on de loin. À chaque fois qu'il l'a aperçu, Julien s'est arrêté pour en admirer les explosions soyeuses au bout des palmes, ces inflorescences délicates, rose pâle et blanches. D'où lui vient cette aptitude nouvelle à capturer l'instant et à l'apprécier, à le vivre dans sa plénitude ?

Il n'est pas temps pour lui de s'analyser, mais de ressentir.

La silhouette s'est précisée entre les feuilles.

En définitive, cette déviation de son chemin ne l'a pas frustré comme il le redoutait, mais l'a préparé d'une autre manière.

Attendre encore un peu, alors qu'il frémit d'impatience ? Retenir sa fièvre et son pas ? S'enivrer de la voir, de l'observer au travers des lianes aériennes enserrant l'arbre témoin dont les éventails ajourés s'arrondissent en baldaquin ?

Il a tout le temps d'être avec sa maîtresse aujourd'hui, c'est exceptionnel, aussi dans l'instant, éprouve-t-il comme un besoin de surseoir au plaisir, pour mieux le décupler sans doute.

Il étire son observation au travers les entrelacs rouges et verts des feuillages et des fleurs, là où se jouent lentement les ocelles d'ivoire d'une peau bienaimée.

Yao Té, tout occupée du soin de son étole, la replie délicatement avant de la déposer sur une branche, elle enlève ensuite son sarong, sans hâte, grâce captivante anticipant d'autres délices.

Julien s'avance pour écarter davantage le rideau végétal.

Yao Té lui tourne le dos sans l'entendre, toute à la lenteur de prémices exquises qu'il devance lui aussi en s'immobilisant au seuil du patio couvert de palmes.

L'envie de la jeune femme se fait si impétueuse qu'il se précipiterait volontiers en se dépouillant n'importe comment de ses vêtements tout en avançant, mais il sait que Yao Té aime à le dévêtir elle-même et à plier chacun de ses vêtements avec le même soin qu'elle apporte à le caresser. Chaque geste évoluant en frémissement d'allégresse sous la délicatesse des doigts, la légèreté du contact, la maestria, le pouvoir.

Elle l'a entendu !

Elle se retourne.

Elle est nue, nette, diaphane, nimbée d'une aura de passion qui l'irradie, une apparition de beauté.

Relevant alors impérieusement le rideau végétal, c'est toute la lumière possible que Julien exige désormais sur ce corps en offrande.

Ils se font face, ils rayonnent, s'hypnotisent l'un et l'autre par le regard... en attente...

L'étreinte !

Voilà presque un an que Julien a débarqué en Indochine, engagé involontaire pour trente-six mois dans le corps auxiliaire des forces armées en Extrême-Orient et exactement onze mois que le jeune militaire est arrivé à San No, dans la plaine de Saïgon. Il a été affecté à la fonction d'aide-infirmier. Il occupe depuis peu un logement dans le village, ce qui lui a valu plusieurs fois l'occasion de croiser « la femme du capitaine », comme elle est appelée respectueusement par les soldats, ayant eu quand même le temps de la trouver extrêmement jolie.

Il n'en savait pas plus, n'en cherchait pas davantage.

C'est au cours du bal improvisé dans les locaux du mess pour la nuit de la Saint-Sylvestre que le jeune homme, se trouvant pour la première fois en présence directe avec la jeune femme, passa d'une manière foudroyante du rôle de discret adjudant saluant dans la rue la femme d'un supérieur à celui de cavalier aléatoire dans une soirée festive. Pendant que le capitaine, tenu à des obligations de circonstances va et vient, un verre à la main, le danseur occasionnel devient rapidement plus assidu auprès d'une partenaire particulièrement douée et favorable.

Le bienheureux hasard du bal proposa justement ce soir-là de nombreuses danses rapprochées favorisant des contacts furtifs